

**LOISIRS ET PRODUCTIONS SPATIO-TEMPORELLES  
CITADINES À L'ÉPOQUE COLONIALE AU MOZAMBIQUE ET À  
MADAGASCAR (v. 1900-v. 1970)**

**Didier Nativel**

Centre d'études en sciences sociales sur  
les mondes africains, américains (CESSMA)

Université Paris Diderot - Paris 7

75205 Paris Cedex 13, France

[dnativel@club-internet.fr](mailto:dnativel@club-internet.fr)

## **Loisirs et productions spatio-temporelles citadines à l'époque coloniale au Mozambique et à Madagascar (v. 1900-v. 1970)**

*Si un grand nombre d'activités de loisirs sont une invention occidentale transplantée aux colonies, plusieurs études ont montré leur appropriation précoce par les colonisés, notamment en Afrique. À travers les exemples du sport et de la musique, de part et d'autre du canal du Mozambique, nous voudrions analyser l'impact de ce phénomène sur la conquête citadine de la ville par les Indigènes. Pleinement investis, les loisirs ont permis la production de pratiques et de régimes temporels spécifiques ainsi que l'émergence de territorialités échappant en partie à l'emprise coloniale. Le football comme la musique ont donné sens à des expériences urbaines ambivalentes marquées par la précarité et l'inventivité. Ces activités, inscrites dans des quartiers périphériques sous-équipés, ont intensifié les relations sociales et mobilisé des compétences plurielles. De fait, l'espace-temps des loisirs ne peut donc être considéré comme un simple interstice. Il rayonne en effet sur l'ensemble de la vie sociale et débouche sur des horizons politiques qui conviennent d'être interrogés. Les caractéristiques et les résultats de ce travail au quotidien sont ici évalués en fonction de systèmes coloniaux, portugais et français, rarement comparés et par le biais de villes au passé très contrasté : Lourenço Marques, Tananarive et Majunga.*

Mots-clés : loisirs, espace-temps, villes, Mozambique, Madagascar

## **Lazeres e produções espaço-temporais urbanas na era colonial em Moçambique e Madagáscar (c. 1900-c. 1970)**

*Se um grande número de atividades de lazer são uma invenção ocidental transplantada para as colônias, vários estudos têm demonstrado a sua apropriação desde muito cedo pelos colonizados, particularmente em África. Através do desporto e da música, em ambos os lados do Canal de Moçambique, propomo-nos analisar o impacto deste fenómeno sobre a conquista do espaço urbano da cidade pelos Indígenas. Com total engajamento, os lazeres produziram práticas, padrões temporais e territorialidades que escapam em parte ao domínio colonial. Futebol e música deram significado a experiências urbanas ambivalentes marcadas pela precariedade e a inventividade. Essas atividades, no âmbito de bairros periféricos pouco equipados, intensificaram as relações sociais e mobilizaram competências variadas. Na verdade, o espaço-tempo dos lazeres não pode ser considerado como um simples interstício. Irradia sobre toda a vida social e tem uma dimensão política que deve ser interpretada. As características e os resultados deste trabalho quotidiano são aqui analisados em função dos sistemas coloniais, português e francês, raramente comparados, e por meio de cidades com passado muito diferente: Lourenço Marques, Antananarivo e Mahajanga.*

Palavras-chave: lazeres, espaço-tempo, cidades, Moçambique, Madagáscar

Recebido: 31 de outubro de 2015

Aceite: 28 de março de 2016

L'historiographie des loisirs en Afrique à l'époque coloniale<sup>1</sup> a souligné son importance pour saisir les capacités d'adaptation et de transformation des sociétés dominées par les colonisateurs européens. Par loisir, il faut entendre toute une série d'activités de détente dont la pratique délimitait temps du travail et temps du repos. Si plusieurs auteurs ont mis l'accent sur la nécessité de prendre en compte aussi bien les activités très structurées et normées (Martin, 1995) que d'autres plus informelles, sans négliger la survie et les mutations de pratiques ludiques plus anciennes (Akyeampong & Ambler, 2002), nous aimerions à notre tour insister sur les effets proprement spatiaux et temporels générés par les loisirs dans le cadre de villes coloniales situées dans deux empires coloniaux rarement mis en parallèle, le Mozambique et Madagascar. L'organisation du temps des loisirs par des colonisés de différents statuts accompagne un mouvement d'appropriation profonde (à Lourenço Marques<sup>2</sup> et à Majunga) ou de réappropriation de la ville (à Tananarive). Mais ces formes variées d'expression de la citoyenneté, entendue comme affirmation d'une appartenance forte à la ville et la lutte possible pour l'amélioration de ses droits<sup>3</sup>, traduisent des stratégies sociales propres aux milieux multiples composant les quartiers dits indigènes.

Pour travailler sur la plasticité sémantique des loisirs et leur impact citadin, je m'appuierai sur l'exemple du sport, en particulier le football, resitué dans un contexte socio-culturel plus large. J'essaierai de préciser comment, de manière différente dans les trois cas étudiés, l'espace-temps des loisirs a participé à l'affirmation d'un « droit à la ville » (Lefebvre, 2009) remettant en cause, moins de manière frontale, mais plus subtile, des « injustices spatiales » (Gervais-Lambony *et al.*, 2014) au cœur de la production de la ville coloniale, espace d'exclusion par excellence.

<sup>1</sup> Je tiens à remercier les organisateurs de la « IIIe Rencontre internationale sur les loisirs et le sport en Afrique » de Lisbonne d'octobre 2014, Augusto Nascimento, Marcelo Bittencourt, Nuno Domingos, Paulo Jorge Fernandes, Victor Melo, pour la qualité des interventions et des débats qui s'y sont déroulés. Ceux-ci poursuivent une réflexion collective qui croise deux perspectives : sur le rôle du sport dans l'empire colonial portugais et une autre, plus large, sur l'appropriation des activités sportives par des Africains tout au long du XXe siècle. La Rencontre, m'a permis d'enrichir le texte initial de ma communication. Les remarques et suggestions des deux relecteurs anonymes de la revue m'ont aussi conduit, je l'espère, à approfondir mes analyses qui rapprochent sport et musique dans une étude qui porte avant tout sur la « conquête » (symbolique, spatiale) de la ville par des colonisés dans trois contextes différents.

<sup>2</sup> Nuno Domingos (2006, 2012) en a étudié avec beaucoup de précision les multiples dimensions (corporelles, sportives, sociales, spatiales). Je renvoie donc les lecteurs aux précieux travaux de ce chercheur pour disposer d'une vision plus large du sport à Lourenço Marques. Pour ma part, à partir de recherches de terrain menées dans les trois villes, j'entends poursuivre une étude comparée de la vie sociale et culturelle de colonisés de différents statuts de part et d'autre du Canal du Mozambique.

<sup>3</sup> Nous nous inspirons en cela du géographe P. Gervais-Lambony (1994, pp. 453-454).

## Les loisirs comme outil de contrôle urbain

### La situation des trois villes analysées

Les trois villes à l'origine de cette réflexion sur les loisirs ont des rapports différents à l'histoire, à l'urbanité et à la citoyenneté. Par leur taille, leur passé, l'application plus ou moins forte de la ségrégation, le poids et le rôle de leurs élites indigènes, elles offrent un échantillon de villes utile à la connaissance du fait urbain en Afrique de l'Est et dans les îles de l'océan Indien.



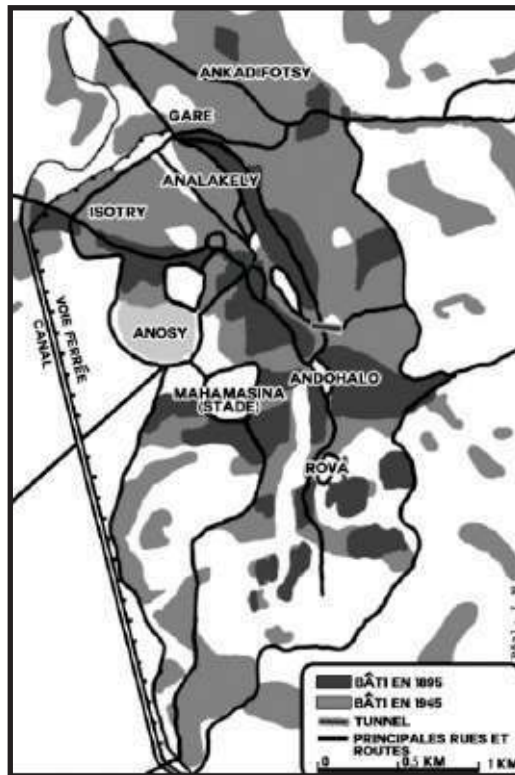
Carte de Lourenço Marques dans les années 1930-1940

Fonte: Nativel, 2013, vol. 2, p. 18

Quand Lourenço Marques est érigée en capitale de la colonie en 1898, elle ne compte alors que 2401 habitants contre 50 000 à Tananarive<sup>4</sup>. Mais la ville mozambicaine rattrape la principale cité des Hautes Terres de Madagascar durant l'entre-deux-guerres. En 1960, Lourenço Marques est désormais peuplée par 180 000 personnes contre plus de 200 000 pour Tananarive. En revanche, Majunga

<sup>4</sup> Majunga a environ 2000 habitants au début du XXe siècle.

ne dépasse pas 46 000 habitants à cette date<sup>5</sup>. Les deux centres administratifs et économiques coloniaux deviennent après l'indépendance, en 1960 à Madagascar et en 1975 au Mozambique, les capitales de nouveaux État-nations. De son côté, Majunga, ville et port secondaire (par rapport à Tamatave et Diego Suarez) qui dispose d'une petite industrie, attire des migrants de toute l'île. Véritable petit laboratoire social et culturel, il connaît un petit âge d'or dans les années 1950-1960.



Carte de Tananaribo à l'époque coloniale

Fonte: Nativel, 2013, vol. 2, p. 17

Si Tananarive et Majunga ont un long passé précolonial, Lourenço Marques est relativement récente. Elle est née d'une fortification du XVIII<sup>e</sup> siècle avant d'être érigée en commune en 1887. Onze ans plus tard, la nouvelle capitale de la colonie (qui remplace l'île de Mozambique) se dote d'un port bien équipé. C'est un centre important du commerce avec le Portugal et l'empire, ainsi qu'avec les territoires sous contrôle britannique proches. Jusqu'aux années 1920, Portugais, Britanniques et Indiens forment l'essentiel des habitants. Mais du fait des besoins

<sup>5</sup> Ces chiffres sont tirés de : Lachartre (2000, p. 36), Medeiros (1989, pp. 63-73) et Ramamonjisoa (1998, p. 141).

de main-d'œuvre pour le port et les chemins de fer, ou de domestiques, la population africaine afflue rapidement des environs ou de régions plus lointaines.



Carte de Majunga dans les années 1930-1940

Fonte: Nativel, 2013, vol. 2, p. 59

A l'inverse, au moment de la conquête (1894-1895), les troupes françaises découvrent des villes anciennes à Madagascar. Majunga, rattachée au monde des comptoirs swahili très actifs avant le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, puis aux ports de traite du canal du Mozambique, devient l'une des fenêtres maritimes du Royaume de Madagascar au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Au début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, aux commerçants Indiens, Antalaotra<sup>6</sup> et Merina, s'ajoutent des Comoriens, dont le nombre ne fera qu'augmenter par la suite.

Tananarive, établie sur un éperon rocheux, est la capitale d'un royaume qui étend rapidement son assise spatiale sous Andrianampoinimerina et Radama Ier (entre 1794 et 1828). Dans la deuxième moitié du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, à la suite de la conversion au christianisme des dirigeants et des élites, le paysage, la culture matérielle, les codes sociaux urbains changent en donnant naissance à un monde esthétique et social syncrétique. Les apports zanzibari, créole et français des Mascareignes,

<sup>6</sup> Groupes fortement métissés apparentés aux sociétés malgaches (sakalava surtout) et arabo-swahili essentiels, dans la longue durée, dans les échanges commerciaux entre les ports du canal du Mozambique.

et surtout britannique sont intégrés à une matrice socio-spatiale à la fois très structurée et capable d'intégrer des éléments extérieurs (Nativel, 2005).

Dans ces trois villes, la ségrégation raciale informelle puis officielle ne s'applique pas de la même façon. Elle est nettement plus dure à Lourenço Marques que dans les villes de Madagascar. Elle se rapproche en ce sens davantage du modèle sud-africain d'expulsion progressive des Africains et métis, jusqu'à la radicalisation de leur rejet avec l'instauration de l'apartheid<sup>7</sup>.

Les Européens transforment la Basse plaine de Tananarive, mais ne touchent guère aux quartiers « patrimoniaux » de la Haute ville (Rajaonah, 1996). A Majunga, une ville européenne à la trame géométrique typique se surimpose à la ville ancienne bâtie autour du vieux port aux Boutres. Les Indigènes sont sommés de vivre à la périphérie nommée Mahabibo. Comme à Lourenço Marques, cet espace en marge s'urbanise, se structure et donne naissance à des quartiers qui s'individualisent progressivement.

Avant même le durcissement de la ségrégation après le coup d'État de 1926 et l'établissement de l'Estado Novo au Portugal, Africains, métis puis « assimilés » de Lourenço Marques sont réduits à vivre dans les interstices de l'espace social et spatial de la ville. Ils sont soumis à un système de surveillance constant qui les obligeait à posséder des documents les autorisant à circuler et leur évitant de subir le travail forcé (ou xibalo) (Penvenne, 1995, p. 107). Ce panoptisme diffus et la crainte qu'il engendre oriente le rapport à la ville européenne, espace fréquemment répressif, souvent synonyme d'exploitation et d'aliénation. L'action d'une petite élite à la tête d'associations de défense des indigènes n'y change pas grand-chose sur le plan politique général. Dans les années 1920 et 1930, la distinction physique entre ville de Ciment (ou Cemento) et la périphérie du Caniço (du terme « jonc »)<sup>8</sup> apparaît très nettement dans les plans et les photographies de l'époque : la ville européenne est séparée par une grande voie semi-circulaire. Les contrastes entre ces deux espaces ne cessent de grandir après la guerre. Les divers plans d'urbanisme de la ville négligent la périphérie sous-équipée voire, dans certaines zones, très denses, sans l'ignorer totalement (Sousa Morais, 2001, pp. 182-183). La population, qui y a fortement augmenté après 1945 est, pour les autorités, plus que jamais à contrôler.

Dans les années 1950, le modèle de l'apartheid inspire les Portugais qui veulent avant tout réserver la ville de Ciment aux colons, dont le nombre s'accroît jusqu'aux années 1970 (Castelo, 2007). Si l'abolition du Code de l'indigénat en

<sup>7</sup> Lachartre (2000, pp. 45-52) en retrace les grandes étapes. Voir le cas de Johannesburg analysé par P. Guillaume (2001).

<sup>8</sup> Ces dénominations de l'époque coloniale seront reprises dans le cours du texte.



1961 lève les barrières officielles de la ségrégation, elle ne fait pas disparaître les pratiques racistes quotidiennes de mise à l'écart et encore moins les marques de ségrégations sociales. Africains et métis vivent dans la périphérie ou dans des quartiers intermédiaires comme Alto-Maé (Vales, 2014, pp. 271-272<sup>9</sup>).

### **Les fonctions coloniales des loisirs**

À travers les trois exemples, suivant des modes d'expression différentes, les colonisateurs se présentent comme maîtres du temps (ils imposent et réglementent de nouveaux rythmes ou redéfinissent des rythmes anciens) et de l'espace. En effet, bâtir, résider, se déplacer, occuper l'espace public est pris en charge par de nouvelles normes et de nouvelles pratiques. Les règles territoriales, les réalisations urbanistiques, une exploitation qui se veut rationalisée des colonisés, l'imposition d'une définition du sens de l'Histoire (celui du vainqueur), fondent le cadre qui borne le quotidien des habitants au statut d'indigènes. Les loisirs n'échappent donc au désir de contrôle social ambitieux qui caractérise l'émergence de cités coloniales à Madagascar et au Mozambique.

Au tournant du <sup>xx</sup>e siècle, si l'implantation des loisirs est spontanée et concomitante de l'installation d'Européens, elle est aussi le fruit d'une mutation intervenue dans les métropoles au cours du <sup>xix</sup>e siècle. En Europe, la « distribution des temps sociaux » est plus stricte et le « fossé s'approfondit » entre temps du travail et temps des loisirs (Corbin, 1995, p. 15). Si le temps du travail est soumis aux impératifs du temps mesuré de l'horloge et de la montre, celui des loisirs et en particulier sportif se structure et se densifie peu à peu (Vigarello, *Le temps du sport*, citadom Corbin, 1995, p. 215). Cette légitimation des pratiques de détente conduit à une institutionnalisation qui suppose un encadrement croissant qui trouve un prolongement dans les colonies africaines.

Mais dans les nouveaux territoires conquis, l'irruption de rythmes urbains plus intenses portés par les effets des nouveaux modes de production industrielle et de gestion bureaucratique des États, rencontre de nombreuses résistances sur place liées au sous-équipement, aux difficultés de communication, à l'attachement dans les sociétés africaines à des usages et des conceptions culturelles différentes. Néanmoins, les villes, en particulier les capitales et les principaux ports, constituent les nœuds centraux de ces modèles temporels imposés.

À Lourenço Marques ou Tananarive durant les premières années du <sup>xx</sup>e siècle, l'espace-temps du loisir a plusieurs fonctions. C'est d'abord pendant ce moment de repos que s'effectue un certain travail culturel. Les Européens, se doivent de

<sup>9</sup> Cf. le témoignage de Lisboa (Lisboa, 1, p. 93).



cultiver leurs attaches métropolitaines pour ne pas se « déciviliser » (Renel)<sup>10</sup> mais au contraire constituer des exemples pour les Indigènes. À Madagascar, chez les aspirants à la citoyenneté et au Mozambique chez ceux qui veulent obtenir le statut d'assimilé, le temps hors travail doit être consacré à se rapprocher des modèles de vie à l'occidental.

Pour les Européens aux colonies, les temps des loisirs, par le biais d'activités d'agrément notamment sportives, se créent et se renforcent des liens de sociabilité nécessaires dans ces lieux éloignés des métropoles, pour cimenter les communautés européennes. Ce sont aussi des moments de consommation. Maisons de commerce et boutiques tenues par des Européens et des Indiens proposent des articles qui nourrissent ce temps pour soi qui maintient le contact symbolique avec la métropole. Ces liens apparaissent dans toute leur diversité y compris régionale. Une partie des loisirs des Européens est animé par des associations qui cultivent des particularismes. Bretons, Corses, Charentais organisent fréquemment des festivités à Madagascar. On retrouve un phénomène similaire au Mozambique auprès d'associations représentants des originaires de Lisbonne, de Porto, de Trás-os-Montes voire de Madère. Mais dans les deux colonies et les trois villes étudiées, l'expression de l'appartenance aux « petites nations » (Chanet, 1996 ; Thiesse, 1997) est au service, notamment dans les fêtes et compétitions sportives organisées par des associations multiples, d'un « nationalisme ordinaire » (Martigny, 2010). Ce phénomène s'accroît avec le général Bettencourt au Mozambique (1940-1946) et durant la période vichyste à Madagascar (1940-1942).

### **La vocation des loisirs destinés aux Indigènes**

Les loisirs sportifs coloniaux ont plusieurs vocations dans les colonies françaises et portugaises. Ils permettent de canaliser et de mobiliser les énergies des Indigènes, contrôler leurs capacités d'organisation, accroître leurs dépendances culturelles et financières à l'égard des autorités et parfois aussi capter des talents sportifs, particulièrement après la Seconde Guerre mondiale.

Bien plus qu'au Mozambique, le sport occidental devient une pratique qui se généralise vite à Madagascar. Le colonisateur, comme en A.O.F. (Afrique occidentale française) par exemple (Deville-Danthu, 1997 ; Martin, 1995) veut disposer de futurs soldats en bonne forme. Ce sont d'ailleurs souvent des militaires qui introduisent nombre de sports occidentaux et encadrent des associations sportives jusque dans l'entre-deux-guerres encore (Combeau-Mari, 2009, p. 97). Les Églises, par l'intermédiaire d'institutions scolaires, cherchent à superviser le

<sup>10</sup> À savoir, se rapprocher trop du mode de vie des Africains. Cf. Renel (1923).

temps libre des jeunes. Aux collèges Saint-Gabriel de Majunga et Saint-Michel à Tananarive, les enfants de notables malgaches étaient par exemple entraînés par des religieux très impliqués dans la vie sportive locale. De leur côté, des entrepreneurs européens qui sponsorisent des équipes, comme dans la région de Majunga, souhaitent favoriser la cohésion interne au sein de leurs entreprises comme avec l'*Athletic club de Boanamary* (réunissant les ouvriers d'une conserverie) dans les années 1930, ou l'équipe de la FITIM (du nom d'une usine de filature et principal employeur de la ville) après la Seconde Guerre mondiale. En outre, un certain paternalisme local vise à limiter des revendications sociales voire nationalistes particulièrement fortes à cette période.

Quand les activités de loisirs proviennent d'associations de quartiers, de migrants, de métiers, elles suivent des modèles d'organisation imposés. Une fois autorisées, ces associations et leurs dirigeants sont contrôlés par les administrations (Rocha, 2002 ; Rajaonarison, 2009). Parfois ces dernières bénéficient de subventions et sont fréquemment amenées, particulièrement à Madagascar, à chercher le soutien de notables européens de premier plan. D'autre part, cette fois surtout au Mozambique, les équipes des quartiers indigènes offrent la possibilité de capter des talents sportifs au service de formations européennes.

À l'inverse de Madagascar où les journaux coloniaux rendaient souvent compte des compétitions dans lesquelles étaient engagés des Indigènes<sup>11</sup>, la marginalité des activités sportives du Caniço paraît évidente. Elle suscite par exemple un très faible intérêt médiatique aussi bien dans la presse générale (*Lourenço Marques Guardian*, *Notícias da Tarde*) que dans des journaux spécialisés comme *Eco dos Sports*, le plus souvent condescendant sinon méprisant à l'égard de ce qu'il nommait le « football africain » (*Eco dos Sports*, 10/05/1938). Pourtant, cette absence de reconnaissance du sport pratiqué dans le Caniço ne doit pas cacher l'intérêt croissant, et somme toute pragmatique, que les dirigeants de l'AFLM (*Associação de Futebol de Lourenço Marques* ou Association de Football de Lourenço Marques) ont manifesté à l'égard des sportifs les plus prometteurs des clubs de la périphérie. Dès l'entre-deux-guerres et malgré la ségrégation, plus forte sous l'Estado Novo<sup>12</sup>, des clubs européens comme le *1° de Maio* ont fait appel à des joueurs métis voire Africains. Le phénomène s'est accentué dans les années 1940 et surtout 1950, non seulement dans la ville et la colonie mais aussi dans tout l'empire portugais. Avant même le passage rapide d'Eusébio da Silva

<sup>11</sup> Par exemple dans le journal *La Tribune de Madagascar* (12/10/1937) en ce qui concerne des matchs de football et de rugby.

<sup>12</sup> État Nouveau : nom de la dictature mise en place à la suite d'un coup d'État en 1926 et confirmée en 1933.

Ferreira de la périphérie à Lisbonne au début des années 1960<sup>13</sup>, d'autres joueurs exceptionnels ont été détectés par des recruteurs de la ville européenne. Parmi eux, Sebastião Lucas da Fonseca dit Matateu<sup>14</sup> puis Mário Wilson, Mário Esteves Coluna, Hilário Rosário da Conceição<sup>15</sup>.

## Les loisirs comme moyens d'affirmations citadines

### Un moyen d'expression de la notabilité

Si l'on compare les deux capitales coloniales, Lourenço Marques, Tananarive le contraste est très grand en termes d'accès aux loisirs dans leur acception occidentale du fait de l'application plus forte de la ségrégation au Mozambique qu'à Madagascar. Pourtant, dans les deux cas l'engagement des élites africaines dans l'organisation des loisirs est réparable.

À Tananarive, il serait exagéré de parler d'une *leisure class* précoloniale, à propos de l'élite des Hautes Terres Centrales, liée à une cour occidentalisée du point de vue de sa culture matérielle et marquée par le protestantisme. Cependant, il existe pour ces possesseurs d'esclaves domestiques, une place pour le divertissement privé, si tant est qu'il ne contredise pas une certaine éthique victorienne, héritée des missionnaires britanniques, hostile à l'idée d'oisiveté (Raison-Jourde, 1991). Après la conquête de Madagascar par la France en 1895, l'ancienne élite royale tente de survivre socialement et politiquement et se reconstitue peu à peu. F. Rajaonah (1997) a bien montré que leur investissement plus grand dans le monde des loisirs de type occidental est à Tananarive l'un des effets de cette recomposition. Ainsi, dès le début du <sup>xx</sup>e siècle, les notables tananariviens assistent par exemple aux spectacles donnés au Théâtre municipal situé dans la moyenne ville à Ambatovinaky et initialement destiné aux colons. Outre la curiosité de l'élite malgache pour les pièces européennes, il existe tout un répertoire de pièces en malgache dont Tselatra Rajaonah<sup>16</sup> est l'un des auteurs phares. Dans les années 1930, Tananarive comptait également quatre grandes salles de cinéma (l'Excelsior, Eden Cinéma, le Cinéma Valiton, Cinéma Universel) auxquelles les membres de l'élite de Tananarive puis des spectateurs de milieux plus modestes accèdent s'ils en ont

<sup>13</sup> Sur les détails de ce « transfert » exceptionnel, cf. Armstrong (2004).

<sup>14</sup> Tout comme Coluna, Matateu a d'abord joué au club *Albasini* avant d'entrer au *1° de Maio*. En 1951, il est remarqué par un ancien joueur du *Belenenses*, dont le *1° de Maio* était la filiale. Comme il fait sensation lors de ses premiers matchs en métropole, il obtient d'être sélectionné dans l'équipe nationale portugaise, dont il deviendra avec Mário Wilson et Coluna, l'un des piliers.

<sup>15</sup> Sur le *background* social et urbain de ces joueurs d'exception happés par la métropole, voir Domingos (2012, pp. 121-122, et 2013, pp. 225-245).

<sup>16</sup> Actif à l'époque royale où il a des fonctions officielles, cf. Raison-Jourde (1991, p. 561).

les moyens. Cette diffusion des loisirs occidentaux est si forte qu'elle inquiète des nationalistes malgaches marxisants qui dénoncent le risque d'aliénation dont est porteuse la ville coloniale. On le voit par exemple à propos du cinéma, qualifié d'« abrutisseur de l'esprit » qui confisque du temps qui « serait mieux employé en instructives et passionnantes discussions » (*L'Aurore malgache*, 16/02/1934).

À Lourenço Marques, l'accès à la plupart des salles de spectacle est d'abord, voire exclusivement, réservé aux Européens. Si le Varieté, le Scala, le Gil Vicente sont inaccessibles aux Africains, seul le Manuel Rodrigues est plus ouvert mais uniquement aux métis et assimilés (Cabrita Mateus, 2006, p. 63). Après 1961 la situation change officiellement après la disparition du Code de l'indigénat. Néanmoins, une ségrégation de fait se maintient. C'est probablement ce qui explique l'ouverture du cinéma Olímpia par des entrepreneurs indiens dans le quartier très peuplé de Xipamanine dans le Caniço<sup>17</sup>.

Le deuxième constat est que l'extension spatiale de la ville et la progressive conquête de la nuit grâce à l'amélioration des éclairages et l'installation de nombreux bars, restaurants, casinos dans la rue Araújo ou à proximité, se fait soit au détriment des Africains et métis modestes, soit en les maintenant dans une position clairement subalterne. Les seuls non blancs présents après 21 heures sont des serveurs, des musiciens et des prostituées. Dans la ville de Tananarive, la nuit constitue probablement moins une frontière raciale que sociale. Dans son journal intime écrit dans les années 1930, le poète et écrivain Jean-Joseph Rabearivelo (1903-1937) mentionne fréquemment le compte-rendu de ses sorties nocturnes, effectuées avec des amis malgaches et européens dans des bars ou dans des fêtes. Petit bourgeois occidentalisé, il circule sans entraves dans sa ville de naissance (Rabearivelo, 2010, pp. 225 e 228).

Dans le domaine sportif, dès le début de l'époque coloniale, des bourgeois malgaches possèdent des cours de tennis, pratiquent du football, de l'équitation, de l'athlétisme et d'autres sports inconnus à l'époque royale. Ainsi quelques années seulement après la conquête coloniale, des cyclistes malgaches s'affrontent lors de compétitions qui ont lieu dans la capitale (*Le Sport Universel Illustré*, 1/07/1899). Par ailleurs, les notables tananariviens s'impliquent beaucoup dans l'animation de cette vie sportive, dès les premières décennies de la colonisation, en créant des clubs, avant même la Première Guerre mondiale, parmi lesquels le *Stade Olympique de l'Imerina* et *Iarivo Sport Hova*.

<sup>17</sup> L'anthropologue A. Rita-Ferreira, également membre de l'administration coloniale et locale, n'y fait absolument pas allusion dans sa monographie de 1968 (Rita-Ferreira, 1968, pp. 415-416 pour le cinéma et pp. 416-417 pour le sport). Sa vision des loisirs des colonisés frôle souvent le misérabilisme et est très éloignée des travaux de Balandier (*Sociologie des Brazzavilles noires*), qui apparaît dans sa bibliographie.

Ce phénomène existe aussi à Lourenço Marques mais de manière plus modeste. L'une des premières équipes des *subúrbios* (les quartiers périphériques) a été celle que l'association *Anjuman Anuaril Issilamo* fonde en 1912. Cette association d'aide mutuelle d'Afro-musulmans avait aussi une vocation dans le domaine des loisirs. À cette fin, elle acquit un terrain de football, dans le quartier périphérique de Minkadjuine (Honwana, 1988, p. 96) et créa un club qui ne fut toutefois officialisé qu'en 1929<sup>18</sup>. Entre-temps, d'autres formations sportives ont été créées comme le *Grupo Desportivo Beira-Mar*, le *Grupo Internacional Africano*, l'*Atlético Club Mahometano* ou encore le *Munhuanense* (Azar), le *João Albasini*, le *Vasco da Gama*. Si le football n'est pas le seul sport pratiqué au sein de ces associations, c'était sans conteste le plus populaire.

Plusieurs d'entre elles gravitaient autour d'une association fondamentale, le *Grémio Africano*. Reconnu officiellement en 1920 (Rocha, 2002, p. 256), le *Grémio* était dominé par une petite bourgeoisie locale dont font partie les frères Albasini<sup>19</sup>, qui défendait les droits politiques des Indigènes et encadrait leurs loisirs. Le *Grémio* comprenait des commerçants, des employés de commerce et des petits fonctionnaires (des douanes, du service des affaires indigènes, des tribunaux), qui étaient parfois propriétaires (Rocha, 2002). Malgré l'éclatement de cette association, à la suite de dissensions alimentées par l'administration coloniale entre métis et Africains, une fédération sportive est créée en 1924 (Domingos, 2012, p. 71) : l'AFA (Association africaine de football)<sup>20</sup>.

### Les loisirs sportifs comme outils de cohésion sociale ?

La composition des équipes est le reflet de la diversité socio-ethnique des quartiers périphériques, constitués souvent de migrants, particulièrement à Lourenço Marques. A cet égard, cette ville et Majunga se ressemblent beaucoup. Le football est un indéniable outil d'intégration<sup>21</sup>. On trouvait ainsi dans l'AFA des formations qui portaient le nom des régions d'où étaient originaires les sportifs comme l'*Inhambanense* (d'*Inhambane*), le *Gazenense* (de Gaza) ou le *Zambeziano* (du Zambèze). À Majunga, les équipes les plus visibles, dès les années 1940, étaient avant tout comoriennes. Elles traduisaient l'importance numérique et le dyna-

<sup>18</sup> Zamparoni (2000). Consulter surtout Domingos (2012, pp. 124-129) sur les débuts des clubs du Caniço.

<sup>19</sup> Voir à ce propos Penvenne (1996).

<sup>20</sup> Zamparoni (1998, p. 518) insiste dans sa thèse sur le fait que l'espace footballistique du Caniço est d'abord clivé et exprime les tensions identitaires entre métis et Africains. Nuno Domingos (2012) a montré que des pratiques et des expériences sportives communes, ont pu permettre avec le temps de dépasser ces crispations favorisées par les autorités coloniales.

<sup>21</sup> Il nous semble de ce point de vue, qu'il faudrait aussi bien pour le Mozambique que Madagascar croiser d'avantage des études focalisées sur le sport en soi et d'autres sur les migrations.

misme de cette communauté étrangère<sup>22</sup>. Cependant, de profondes divisions existaient entre originaires des Comores, traduisant les clivages entre les îles de l'archipel voire entre villages. Ainsi, les autorités coloniales dénoncent fréquemment les débordements et même les affrontements qui ont lieu entre les supporters d'équipes rivales (Archives Nationales d'Outre-mer, Aix-en-Provence, PM 634). Néanmoins, si adolescents et jeunes adultes intégraient des clubs à base souvent ethnique, comme celui d'Ambalavola appelé *Zanatany* (constitué de métis comoriens) ou encore *Islam sport*<sup>23</sup>, il existait une circulation de joueurs qui participait au dépassement de ces oppositions. D'autre part, l'existence d'équipes liées à des entreprises (*Athletic club de Boanamary*, FITIM) ou à l'administration (*AS FOMA*, *Fortior Côte Ouest*) favorisait un certain brassage intercommunautaire.

À Lourenço Marques, on observe une semblable circulation de joueurs aussi bien dans des équipes de quartiers (*Munhuanense* du quartier de Munhuana, *São José* du quartier de São José de Lhanguene) que dans d'autres formations. Par ailleurs, l'exemple de Matateu, Coluna ou d'Eusébio, stimule les jeunes joueurs sur une base moins identitaire que purement sportive.

Le football, peut-être plus encore que d'autres compétitions « traditionnelles »<sup>24</sup>, permettait de valoriser des compétences techniques qui ne dépendaient pas de l'appartenance sociale ou ethnique des joueurs (Fair, 1997, p. 228).

À Tananarive, ville moins touchée par les migrations lointaines, l'un des faits majeurs est l'intégration plus grande des milieux populaires. C'est particulièrement le cas dans le domaine du rugby. Une fois introduit, il est l'objet d'un véritable engouement ; si bien que dans les années 1930, il existe une vingtaine de clubs affiliés à une fédération française. Submergées par le poids et le talent des équipes malgaches, les formations européennes disparaissent... Mais l'autre caractéristique majeure du rugby est l'entrée progressive des descendants d'esclaves de l'époque royale dans les équipes, comme l'a bien montré J.-R. Randriamaro (2005). Encore limitée dans l'entre-deux-guerres, celle-ci s'accroît à partir des années 1950. Venus de quartiers pauvres de la Basse ville, ce sport est l'un des rares moyens d'affirmation dont les jeunes hommes disposent alors dans l'espace social de la ville.

### Ancrages territoriaux et dynamiques spatiales

Pour la majorité des colonisés des trois villes, les moments de détente se vivent d'abord dans des quartiers sous-équipés où se cultive un entre-soi par la

<sup>22</sup> Les Comoriens de Zanzibar et de Lourenço Marques disposaient également d'équipes de football.

<sup>23</sup> Tsiriry, gardien de l'équipe nationale de Madagascar dans les années 1970 avait d'abord joué dans cette équipe (en 1967) avant d'intégrer *Fortior Côte Ouest* (Entretien, Majunga, 25 juillet 2006).

<sup>24</sup> Comme la lutte ou *moraingy* pratiquée chez les Sakalava, notamment à Majunga.

sociabilité, la musique, des pratiques religieuses et le sport. Dans des quartiers habités majoritairement par des colonisés de conditions modestes, souvent néo-urbains, les lieux formels et informels du sport constituent progressivement dès les années 1930, des pôles majeurs des « territoires du quotidien » (Di Meo, 1996), base d'identification citadine. Ainsi comme à Lourenço Marques, le football s'apprenait d'abord dans la rue, à proximité des épiceries-buvettes (les *cantinas*), sur des terrains vagues aux délimitations changeantes mais au poids affectif important (Sorez, 2011, pp. 60-61).

À Majunga dans les années 1950 et 1960, les jeunes enfants fabriquaient eux-mêmes leur balle, appelée *baolina bas* (empruntant les chaussettes de leur père). Alors que la ville vivait au rythme des matchs entre équipes locales, des compétitions appelées « coupes verres » étaient organisées parallèlement par les enfants entre quartiers<sup>25</sup>. C'était un moyen d'appropriation profonde de la ville. Ces parcours ludiques, détournant les espaces de leurs usages habituels, participaient à la construction de soi face à des univers et des rythmes impersonnels imposés par le système colonial. Dans le Caniço, dont la situation s'aggrave dans les années 1950-1960, du fait d'une explosion urbaine et de l'absence de réponses urbanistiques adaptées des autorités portugaises (Nativel, 2013), c'était aussi un moyen symbolique de détourner un stigmat spatial.

Mais à côté de ces territorialisations éphémères, il faut souligner l'existence d'une volonté de marquage plus formalisée émanant des clubs de l'AFA qui cherchaient, avec des moyens souvent dérisoires, à disposer de véritables équipements (terrains, vestiaires) dans l'indifférence des autorités portugaises. Ces revendications s'exprimaient parallèlement au désir croissant de la population de disposer d'un plus grand nombre de bornes-fontaines, d'égouts, d'éclairages, de rues viabilisées, c'est-à-dire d'un « droit à la ville » (Lefebvre, 2009), entendu comme la possibilité d'une vie urbaine digne, non aliénante.

Mais dans le même temps, les loisirs sportifs faisaient des équipes du Caniço et des quartiers auxquels ils étaient rattachés, des espaces centraux qui ne se définissaient pas uniquement par rapport à la ville de Ciment. Dès les années 1930, parmi les équipes de l'AFA, certaines étaient amenées à jouer en dehors de Lourenço Marques comme à Inhambane par exemple (*O Brado Africano*, 21/01/1956) ou dans des petites localités du sud de la colonie. Ainsi, *São José* est invité en 1956 à jouer à Morrumbene et Maxixe (*ibid.*, 29/09/1956). De fait, il apparaît assez nettement que les clubs du Caniço, marginaux dans le contexte de la ville de Ciment, bénéficiaient d'une position centrale dans l'espace footballistique « indigène » du

<sup>25</sup> Entretien avec Edgard Razafimahatratra, fonctionnaire municipal, responsable de la principale association sportive locale de Majunga rencontré les 21 et 24/07/2006.



Mozambique. Ils devaient constituer des modèles pour les associations sportives rurales et urbaines du sud voire du nord de la Save, moins bien dotées. C'est, entre autres, pour cette raison que ces clubs organisent des rencontres avec leurs homologues sud-africains<sup>26</sup> comme en juillet 1936, quand le *Beira-Mar* joue contre les *All Blacks* (*ibid.*, 4/07/1936). Plus tard, en 1955, à l'initiative du *Mahafil Isslamo*, le *Heart Football Club* de Johannesburg participe à plusieurs matchs sur le terrain de Xipamanine (*ibid.*, 9 et 16/04/1955).

En juillet de la même année, les *Collegians* de Johannesburg jouent contre une sélection de l'AFA (*ibid.*, 9/07/1955). En 1956, des matchs opposent les *Bantus* de Pretoria à des joueurs de l'AFA à Lourenço Marques puis en Afrique du Sud (*ibid.*, 27/10/1956)<sup>27</sup>. En juin 1957, le joueur sud-africain Darius Dhlomo (Alegi, 2010) se rend dans le Caniço avec une sélection de joueurs de Durban (Alegi, 2003).

### Créativités temporelles et ambiances spécifiques

Si la pratique sportive génère une géographie particulière elle est aussi à l'origine de temporalités propres (Vigarello, citado em Corbin, 1995, pp. 205-206). Le calendrier des championnats, le temps des rencontres et leur préparation rythmaient la vie d'une partie des habitants du Caniço et donnait lieu à des commentaires dans le journal *O Brado Africano*.

Les matchs eux-mêmes créaient des espaces-temps originaux, ponctuels mais reproductibles, autrement dit des ambiances<sup>28</sup> qui différaient beaucoup de celles de la ville de Ciment. En effet, on l'a dit les matchs du Caniço se déroulaient sur des terrains souvent improvisés où les spectateurs africains pouvaient s'exprimer sans inhibitions à l'inverse de ce qui se passait lors des matchs qui avaient lieu dans la ville de Ciment. Les joueurs constituaient les principaux « agents sensibles », dont le rôle était déterminant, par leur performance motrice, pour soutenir l'atmosphère polysensorielle du match et aider les spectateurs à y entrer.

D'autre part, à l'instar de ce qui se passait dans la ville européenne, les clubs de la périphérie étaient au cœur d'une intense vie sociale et festive. Ils utilisaient leurs propres sièges, quand ils en avaient, ou ceux d'associations plus importantes pour organiser des fêtes privées (comme des mariages) ou collectives. Le *G. D. São José* célèbre ainsi ses 25 ans lors d'un bal organisé dans le local du CAN de Xipamanine et animé par le groupe *Quatro Azes* (*O Brado Africano*, 4/06/1955).

<sup>26</sup> La forte présence de mineurs mozambicains dans le Rand explique sans doute ces liens qu'il faudrait cependant explorer par des enquêtes ultérieures.

<sup>27</sup> Voir également Domingos (2012, pp. 141-142). Une histoire connectée du football en Afrique australe (aussi bien que de la musique d'ailleurs) reste à faire en travaillant sources sud-africaines et mozambicaines. Pour la musique, cf. Nativel (2015).

<sup>28</sup> Sur la notion d'ambiance : Thibaud (2002, 2012).

Le *Beira-Mar* offre à ses adhérents une soirée dansante dans la salle de l'*Associação Mútuo Auxílio dos Operários Indianos*<sup>29</sup> (*ibid.*). Le lien entre football et musique était assez fort pour qu'on y insiste<sup>30</sup>. Non seulement les fêtes des clubs offraient des débouchés aux musiciens locaux, mais beaucoup d'entre eux étaient aussi sportifs voire plus précisément footballeurs. On le voit très bien avec *Hoola Hoop* (ou *Ulaúpe*), groupe apprécié dans le Caniço à la fin des années 1950. L'un de ses musiciens, surnommé Young Issufo, était surtout connu comme boxeur, mais João Domingos, son leader, avait une réputation de bon footballeur. Originaire d'Inhambane, il a fréquenté plusieurs équipes de l'AFA (*São José*, *Munhuanense*, *Atlético Mahometano*) au point de reconnaître que son insertion dans la ville soit d'abord liée au sport plus qu'à la musique<sup>31</sup>. Originaire du Caniço, Gonzana, autre musicien de *Hoola Hoop* avait également joué dans des équipes de la périphérie qui avaient comme modèle Matateu<sup>32</sup>. On retrouve cette polyvalence des acteurs ailleurs en Afrique. En effet, comme l'a par exemple bien montré P. Martin (1995) à propos de quartiers indigènes de Brazzaville au Congo français, celle-ci est paradigmatique d'espaces urbains laboratoires et concernait aussi bien des figures majeures, au centre de nombreux réseaux sociaux, que d'autres plus anonymes, qui construisent néanmoins de nouvelles subjectivités politiques.

## Conclusion

L'un des objectifs de cet article comparatif était de montrer les voies et les effets multiples de l'appropriation des loisirs urbains par les colonisés dans l'océan Indien occidental. Les loisirs, encadrés, contrôlés par les autorités coloniales et d'autres institutions (Églises, écoles, entreprises etc.) sont largement investis par les colonisés mais de manière différente suivant les exemples étudiés. À Tananarive une ancienne élite précoloniale, qui parvient à se recomposer durant la colonisation, investit pleinement les loisirs, éléments de distinction sociale. À Majunga, à travers l'exemple du football, on peut observer assez clairement les liens profonds qui existent entre loisirs et processus de fabrication d'une citoyenneté locale à la fois ancrée dans une vie de quartier et capable de transcender des identités ethniques. Dans le cas de Lourenço Marques, l'appropriation des loisirs reste ambiguë car marquée, plus qu'à Madagascar, par l'exclusion et l'instrumen-

<sup>29</sup> C'est une association d'ouvriers et employés goanais de la ville.

<sup>30</sup> Le poète et journaliste José Craveirinha (1922-2003), dirigeant de l'Association africaine, a promu aussi bien le sport que la musique issus du Caniço. Cf. Zeca Craveirinha junior, entretiens, Maputo, 21/07/2005.

<sup>31</sup> J'ai étudié ces liens étroits entre musique et sport dans un article à paraître : « Émergence de quartiers ». Voir également Nativel (2011). Pour une vision d'ensemble des musiques urbaines à Lourenço Marques dans les années 1940-1970, voir Sopa (2014).

<sup>32</sup> Bien plus tard, il évoque sa mémoire dans une chanson en ronga de l'album *Massoriana* (2004).

talisation. Cependant, l'exemple du football l'illustre assez bien, ce sont aussi des outils de structuration voire d'autonomisation des habitants d'une marge qui aspire à renforcer leurs droits. C'est au sein des associations du Caniço voire dans les équipes sportives et autres mouvements associatifs que se socialisent un certain nombre de militants nationalistes, partis rejoindre le FRELIMO<sup>33</sup> à partir de 1964.

Nous serions cependant moins définitifs que P. Martin (1995, pp. 198-200) pour qui les loisirs sont « au cœur de l'expérience urbaine ». En effet, il nous semble que « l'expérience urbaine », somme de pratiques formelles et informelles, oblige aussi à explorer d'autres pistes qui renvoient au monde du quotidien et de l'ordinaire. Néanmoins, nous avons montré que les loisirs, et en particulier sportifs, bien qu'insérés dans un système de contrôle colonial, permettent aux colonisés d'activer des réseaux de sociabilité, de stimuler des compétences corporelles, sociales et nous y insistons, spatiales et temporelles.

Ajoutons que les formes variées d'appropriation de la ville par les loisirs et en particulier le sport, sur lesquelles nous avons insisté, mettent surtout en avant le versant masculin du sujet. Il est vrai que l'accès sportif aux trois villes reste *a priori* limité pour la majorité des jeunes filles et des femmes. Seules les jeunes filles appartenant au monde des colons et des petites élites indigènes pratiquent régulièrement des sports et participent à des compétitions qui se déroulent dans l'espace public colonial. Une recherche ultérieure serait bien évidemment à même d'analyser de manière plus ouverte cette question.

## Références

- Akyeampong, E., & Ambler, C. (2002). Leisure in African history: An introduction. *The International Journal of African Historical Studies*, 35(1), 1-16.
- Alegi, P. (2003, 4 août). Entertainment, entrepreneurship, and politics in South African football in the 1950s. Paper for the WISER. Seminar Series, University of the Witwatersrand, pp. 14-15.
- Alegi, P. (2010). A biography of Darius Dhlomo: Transnational footballer in the era of apartheid», *Soccer & Society*, 11(1-2), pp. 46-62.
- Armstrong, G. (2004). The migration of the Black Panther: An interview with Eusebio of Mozambique and Portugal. In G. Armstrong, & R. Giulianotti (Eds.). *Football in Africa. Conflict, conciliation and community* (pp. 247-266). Basingstoke & New York: Palgrave MacMillan.
- Cabrita Mateus, D. (2006). *Memórias do colonialismo e da guerra*. Porto: ASA.
- Castelo, C. (2007). *Passagens para África: O povoamento de Angola e Moçambique com naturais da metrópole*. Porto: Afrontamento.

<sup>33</sup> Front de Libération du Mozambique. Principal parti nationaliste mozambicain fondé à Dar es Salaam par Edouardo Mondlane en 1962 et à l'origine d'une insurrection l'année suivante.

- Chanet, J.-F. (1996). *L'école républicaine et les petites patries*. Paris : Aubier.
- Corbin, A. (dir.) (1995). *L'avènement des loisirs, 1850-1960*. Paris : Aubier.
- Combeau-Mari, E. (2009). Sociabilité sportive à Madagascar sous la colonisation française. La conquête d'un espace d'émancipation (1920-1939). *Outre-mers*, 364-365, pp. 91-106.
- Deville-Danthu, B. (1997). *Le sport en noir et blanc. Du sport colonial au sport africain dans les anciens territoires français d'Afrique occidentale (1920-1965)*. Paris : L'Harmattan.
- Di Meo, G. (dir.) (1996). *Les territoires du quotidien*. Paris : L'Harmattan.
- Domingos, N. (2006). Futebol e colonialismo, dominação e apropriação: Sobre o caso moçambicano. *Análise Social*, 179, pp. 397-416.
- Domingos, N. (2012). *Futebol e colonialismo. Corpo e cultura popular em Moçambique*. Lisbonne : Imprensa de Ciências Sociais.
- Domingos, N. (2013). Dos subúrbios da Lourenço Marques colonial aos campos de futebol da Metrópole, uma entrevista com Hilário Rosário da Conceição. *Cadernos de Estudos Africanos*, 26, pp. 225-245.
- Fair, L. (1997). Kickin' it: Leisure, politics and football in colonial Zanzibar, 1900s-1950s. *Africa: Journal of the International African Institute*, 67(2), 224-251.
- Gervais-Lambony, P. (1994). *De Lomé à Harare. Le fait citadin*. Paris : Karthala.
- Gervais-Lambony, P., Benit-Gbaffou, C., Piermay, J.-L., Musset, A., & Planel, S. (dir.) (2014). *La justice spatiale et la ville. Regards du Sud*. Paris : Karthala.
- Guillaume, P. (2001). *Johannesburg. Géographies de l'exclusion*. Paris : Karthala.
- Honwana, R. (1988). *The life history of Raúl Honwana. An inside view of Mozambique from colonialism to independence, 1905-1975* (Trad. T. Bender). Boulder & London: Lynne Rienner. (Obra original publicada em 1985)
- Lachartre, B. (2000). *Enjeux urbains au Mozambique. De Lourenço Marques à Maputo*. Paris : Karthala.
- Lefebvre, H. (2009). *Le droit à la ville*. Paris : Economica.
- Martin, P. L. (1995). *Leisure and society in colonial Brazzaville*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Martigny, V. (2010). Penser le nationalisme ordinaire. *Raisons politiques*, 37, pp. 5-15.
- Medeiros, E. (1989). L'évolution démographique de la ville de Lourenço Marques, 1894-1975. In M. Cahen (dir.), *Bourgs et villes en Afrique lusophone* (pp. 63-73). Paris : L'Harmattan.
- Nativel, D. (2005). *Maisons royales, demeures des grands. L'inscription de la réussite sociale dans l'espace urbain de Tananarive au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Karthala.
- Nativel, D. (2011). Mondes sonores et musiciens des quartiers périphériques de Lourenço Marques (1940-1975) (pp. 447-448). In F. Rajaonah (dir.), *Cultures citadines dans l'océan Indien occidental (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup>)*. Pluralisme, échanges, inventivité. Paris : Karthala.
- Nativel, D. (2015). Les musiciens, médiateurs d'échanges culturels entre Mozambique et Afrique du Sud. Sur quelques effets culturels de migrations anciennes. *Afrique contemporaine*, 254, pp. 57-72.
- Nativel, D. (2017, à paraître). Émergence de quartiers et affirmation d'une identité urbaine dans des contextes coloniaux à Lourenço Marques et Majunga (années 1930-années 1970). In A. Forest (dir.), *La production socio-politique du territoire dans les situations*

- de « non-centralité ». *Études de cas dans les sociétés du Sud. Approches historiques et anthropologiques*. Paris : Les Indes Savantes.
- Penvenne, J. (1995). *African workers and colonial racism. Mozambican strategies and struggles in Lourenço Marques, 1877-1962*. Portsmouth, Johannesburg & London : Heinemann, Witwatersrand University Press & James Currey.
- Penvenne, J. (1996). João dos Santos Albasini (1876-1922): The contradictions of politics and identity in colonial Mozambique. *The Journal of African History*, 37(3), 419-464.
- Rabearivelo, J.-J. (2010). *Œuvres Complètes, Tome 1 : Le diariste (Les Calepins bleus), l'épistolier, le moraliste*. Édition critique établie par S. Meitinger, L. Ramarosoia & C. Riffard. Paris : CNRS-ITEM & Présence Africaine.
- Raison-Jourde, F. (1991). *Bible et pouvoir à Madagascar au XIX<sup>e</sup> siècle. Invention d'une identité chrétienne et construction de l'État*. Paris : Karthala.
- Rajaonah, F. (1996). Modèles européens pour une ville malgache : Antananarivo XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles. In C. Coquery-Vidrovitch, & O. Goerg (dir.), *La ville européenne outre-mer, un modèle conquérant ? (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)* (pp. 149-162). Paris : L'Harmattan.
- Rajaonah, F. (1997). *Élites et notables malgaches à Antananarivo dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle*. Thèse d'État, Université de Lyon II, France.
- Rajaonarison, A.-A. (2009). *Les associations sous la colonisation à Madagascar (1896-1960)*. Paris : L'Harmattan.
- Ramamonjisoa, J. (1998). Population et fonctions urbaines. In *La cité des mille, Antananarivo : Histoire, architecture, urbanisme*. Antananarivo: CITE & Tsipika.
- Randriamaro, J.-R. (2005). L'expression du politique par le populaire: L'exemple du rugby à Madagascar. *Revue Historique de l'Océan Indien*, 1, pp. 312-323.
- Renel, C. (1923). *Le décivilisé*. Paris : Flammarion.
- Rita-Ferreira, A. (1968). *Os africanos de Lourenço Marques*. Memórias do Instituto de Investigação Científica de Moçambique, série C, vol. 9, pp. 95-491.
- Rocha, A. (2002). *Associativismo e nativismo em Moçambique: Contribuição para o estudo das origens do nacionalismo moçambicano (1900-1940)*. Maputo: Promédia.
- Sopa, A. (2014). *A alegria é uma coisa rara. Subsídios para a história da música popular urbana em Lourenço Marques (1920-1975)*. Maputo: Marrimbeque.
- Sorez, J. (2011). Le football et la fabrique des territoires. Une approche spatiale des pratiques culturelles. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 111, pp. 59-72.
- Sousa Morais, J. (2001). *Maputo. Património da estrutura e forma urbana*. Topologia do lugar. Lisbonne : Livros Horizonte.
- Thibaud, J.-P. (2002). L'horizon des ambiances urbaines. *Communications*, 73, pp. 181-201.
- Thibaud, J.-P. (2012). Petite archéologie de la notion d'ambiance. *Communications*, 90, pp. 155-174.
- Thiesse, A.-M. (1997). *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans les discours patriotiques*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme.
- Vales, T. C. (2014). *De Lourenço Marques à Maputo : Genèse et formation d'une ville*. Thèse d'architecture, Université de Grenoble, France.
- Zamparoni, V. (1998). *Entre Narros & Mulungos. Colonialismo e paisagem social em Lourenço Marques, c. 1890 - c. 1940*. Thèse d'histoire, Universidade de São Paulo, Brésil.